

Avant-propos de l'éditeur

Nous avons publié en 1988 le récit *Survieithon au gré de la nature*, préfacé par le regretté Pierre Dansereau. Il s'agissait d'un témoignage important sur la capacité de survivre en forêt boréale pendant 31 jours.

Nous avons le choix entre la simple réimpression de cet ouvrage, épuisé depuis plusieurs années, l'édition du même livre dans un format différent ou la conception d'un nouveau produit qui jetterait un éclairage plus complet sur cette expérience unique vécue en 1984 dans la région du Saguenay.

Nous avons choisi la troisième voie. Celle de l'innovation.

Pour satisfaire les nombreuses demandes que nous avons reçues, nous laisserons toutefois en première partie de ce livre le récit original du *Survieithon* tel qu'il a été publié en 1988.

Après 25 ans d'enseignement dans le domaine du plein air, après autant d'années d'expérimentations diverses dans ce secteur spécialisé de la survie en forêt et étant donné qu'il était l'un des participants, le professeur André-François Bourbeau était certes le mieux placé pour faire le procès du *Survieithon*. Sans complaisance aucune, il va sans dire.

La deuxième partie consiste donc en l'analyse des faits et gestes des deux protagonistes pendant ces 31 jours du mois d'août 1984. Une analyse pointue et honnête de chaque moment important de cette aventure volontaire, qui a sûrement changé la vie de ses deux intervenants.

Cette sévère autocritique apporte à elle seule un point de vue totalement inédit sur l'art de survivre en forêt le plus longtemps possible.

Il restait une dernière partie à concevoir. Celle qui exposerait plus d'une centaine de techniques de survie jamais publiées à ce jour et, surtout, la façon avant-gardiste de déterminer les priorités dans une telle situation.

André-François Bourbeau nous sert ici un plat de résistance qui remet en question plusieurs théories souvent avancées dans d'autres ouvrages traitant du même sujet. Plus encore, il s'est appliqué minutieusement à expérimenter et à parfaire chacune des techniques avancées. Ses milliers d'élèves pourraient certes corroborer ces dires.

Abondamment et magnifiquement illustrées, ces pages deviendront sûrement un outil de référence pour tous ceux et celles que la nature invite sous son grand manteau de feuilles...

Jean-Claude Larouche

PREMIÈRE PARTIE

— *Le récit du Surviethon* —

Ce récit reprend le texte original publié en 1988 dans le livre *Survieithon au gré de la nature*, pages 19 à 280.

Introduction

Le 1^{er} août 1984, sur l'initiative de la Fondation de l'Université de la Nature à Saint-Félicien, le docteur André-François Bourbeau et Jacques Montminy étaient largués volontairement en pleine forêt sauvage pour une expérience de survie d'un maximum de 31 jours, et ce, sans armes, sans allumettes, sans vêtements spéciaux, sans nourriture et sans outils, un peu à l'instar de promeneurs du dimanche qui auraient eu la malchance de s'égarer en forêt.

L'objectif scientifique global du Surviethon était d'abord de procéder à la vérification et à l'amélioration des techniques de survie en forêt adaptées à nos forêts québécoises. L'objectif promotionnel était de faire connaître l'existence de la Fondation de l'Université de la Nature à travers la province.

Le territoire où s'est déroulée cette expérience se trouve à la tête du réservoir Pipmuacan, à 80 kilomètres de Labrieville, chevauchant le 50^e degré de latitude nord et le 71^e degré de longitude ouest. L'endroit précis où les deux aventuriers ont été déposés par hélicoptère a été choisi au hasard en tenant compte toutefois de l'absence totale de routes, de chalets et d'autochtones. Grâce à une permission spéciale du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, ils pouvaient y pratiquer la trappe et la chasse primitives.

Les deux participants ne disposaient que de vêtements et articles de poche que toute personne aurait été susceptible de porter ou d'avoir sur elle lors d'une promenade en forêt. On trouvera la liste détaillée de ces articles à la page suivante.

L'éditeur

Liste des articles autorisés pour le Surviethon

Vêtements portés au départ	
<ul style="list-style-type: none"> • une paire de bottes de randonnée; • une paire de bas; • un pantalon de travailleur; • un caleçon court; • une ceinture de cuir; • un t-shirt; 	<ul style="list-style-type: none"> • une chemise de coton; • un léger chandail de laine; • un coupe-vent non doublé; • un chapeau (Bourbeau seulement); • une casquette (Montminy seulement).
Articles de poche	
<ul style="list-style-type: none"> • une montre; • une bague (Montminy seulement); • une paire de lunettes (Bourbeau seulement); • un trousseau de 5 clefs; • un porte-monnaie; • 2 cartes de crédit; 	<ul style="list-style-type: none"> • un permis de conduire; • une photo; • une somme de 19,78\$; • un peigne; • un mouchoir.
Matériel spécial (pour fins scientifiques)	
<ul style="list-style-type: none"> • 2 dictaphones; • 20 cassettes; • 2 caméras; • 10 rouleaux de film; • un ruban à mesurer; • une balance à nourriture; • un thermomètre avec indicateur maximum/minimum; 	<ul style="list-style-type: none"> • 2 calepins; • 4 crayons au plomb; • un radiotéléphone; • un câble antenne; • 12 piles de rechange; • une poche imperméable pour contenir le tout.

JOUR 1

Le sacrifice du feu

Le 1^{er} août 1984, 6 h 30. Le réveil sonne bruyamment, mais en vain. Il y a un bon moment déjà que j’erre impatientement dans la maison, trop excité pour dormir. Demain, je regretterai sans doute de ne pas avoir profité de mon lit plus longtemps...

Pour la quatrième fois, je m’arrête à la fenêtre embuée et, anxieux, je laisse errer mon regard sur le brouillard et la bruine. La sonnerie du téléphone me ramène à la réalité :

- Allô!
- Bonjour, André-François, c’est ton « agent » qui parle.
- Mon agent? Ah! Salut, Jean-Claude!

Jean-Claude est le représentant de la Fondation de l’Université de la Nature et c’est lui qui est responsable du projet.

- Es-tu bien réveillé?
- Bien sûr que oui! Je t’attends depuis longtemps.
- O.K., dans une trentaine de minutes, je serai chez toi; je pars à l’instant.
- D’accord, à tantôt!

Une demi-heure plus tard, la voiture de Jean-Claude s’engage dans le stationnement. Avant qu’il n’ait le temps de klaxonner, j’accours pour prendre place derrière lui. Jacques est déjà dans l’auto. Nous filons vers le restaurant du *Motel Universel* de Chicoutimi. Il y a un je ne sais quoi dans l’air qui nous unit tous les trois; la complicité, peut-être...

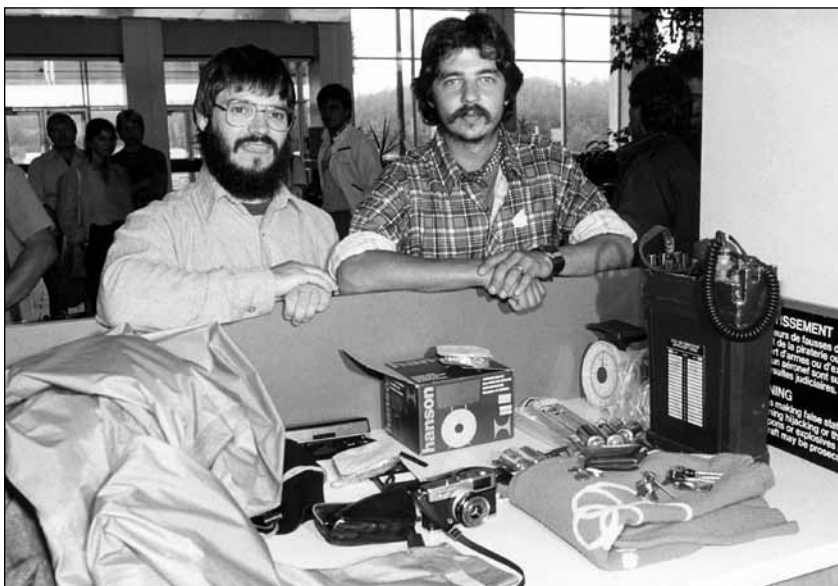
Délicieux et abondant, le déjeuner offert gracieusement par le restaurant correspond tout à fait à nos goûts et besoins du moment. Steaks, œufs, rôties, bacon, confiture, lait, fruits; nous mangeons avec appétit ce repas dont le souvenir nous fera sans doute rêver d'ici quelques jours. Au milieu du festin, Gilles Gilbert, cinéaste à la télévision de CKRS, se joint à nous. Il tourne quelques prises de vue et nous accompagne en sirotant un café. Au départ, les employés du restaurant et quelques badauds nous souhaitent bonne chance; nous les remercions et prenons la route 170 vers l'aéroport de Bagotville où nous attend l'hélicoptère. Très vite, je me rends compte que j'ai trop mangé, moi qui ai si facilement le mal de l'air!

À l'aéroport, une petite foule bourdonnante nous accueille. Nous reconnaissons vite quelques-uns de nos bons amis et plusieurs journalistes. Ces derniers essaient d'attirer mon attention, mais ce sont mes amis qui m'intéressent. Le cœur gros, la larme à l'œil, je les serre dans mes bras et les remercie d'être venus. Au fond, j'ai affreusement peur du périple qui m'attend. Je ne voudrais pas décevoir tous ces gens qui croient en nous et qui ont une totale confiance en notre succès. Jacques, lui, s'attarde à sa famille. Je suis un peu jaloux, car la mienne demeure en Ontario et n'a pu se rendre à notre départ. Je pense à ma mère et me sens comme un petit garçon qui s'aventure loin de la maison pour la première fois.

Nous répondons malgré tout à quelques-unes des nombreuses questions des journalistes. Il faut bien leur permettre de faire leur boulot. Je leur dis que j'ai hâte de me retrouver en forêt, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Je sais trop bien ce qui m'attend.

Maintenant, Jean-Claude s'affaire devant tout le monde à vérifier le contenu de notre équipement scientifique et de notre matériel de poche. C'est à n'y rien comprendre. Si j'avais voulu tricher, cet examen sommaire ne lui aurait pas permis de déjouer ma ruse. Je suppose qu'il a confiance en la rigueur de mon esprit scientifique qui ne me permettrait

pas une si grossière atteinte aux objectifs du Surviethon. Le tout ne doit donc être qu'une mise en scène pour satisfaire les curieux et les sceptiques. J'avoue cependant que l'idée de cacher une allumette quelque part m'a traversé l'esprit ce matin. Mais j'ai vite réalisé que ce serait me mentir à moi-même. D'ailleurs, ce geste, à lui seul, pourrait être suffisant pour miner mon moral et compromettre notre réussite.



À l'aéroport de Bagotville, le 1^{er} août 1984. Vérification de l'équipement scientifique avant l'envol vers la forêt boréale.

C'est enfin l'heure! Au moment où nous franchissons les portes vitrées, un tout petit paquet nous est remis. Ce sont quatre menues galettes aux flocons d'avoine, méticuleusement enveloppées et décorées, faites avec amour par les jeunes filles de Jean-Claude, Mireille et Éva. Cette marque de tendresse nous fait chaud au cœur. Jacques regarde Jean-Claude.

–Pouvons-nous les apporter?

– Bien sûr! Permission accordée. C'est peu, mais c'est de bon cœur, comme disaient les anciens!

Je nous imagine dans quelques jours, dégustant lentement ces précieuses galettes tout en devisant autour du feu.

De nombreuses mains s'agitent lorsque nous nous dirigeons vers Jim Young, le pilote. Il nous attend devant l'appareil fourni gracieusement par l'école de pilotage du Collège de Chicoutimi, laquelle a reconnu les objectifs scientifiques que nous nous sommes fixés. Nous serons quatre à bord : Jim, Gilles de CKRS-TV, Jacques et moi. J'ai un nœud dans la gorge. Allons-nous réussir ? Est-ce que je pourrai allumer ce feu essentiel à notre survie par ce temps pluvieux ? Et sans outils ? Ce feu me ronge sans cesse l'esprit. Que diront les gens si nous sommes obligés de revenir demain ou après-demain ? L'espace d'un instant, je regrette de ne pas avoir caché d'allumettes. Tant pis, c'est trop tard, maintenant.

La ville de Chicoutimi et la rivière Saguenay défilent devant nous. Jim contacte la tour de contrôle de l'aéroport de Saint-Honoré. On lui apprend qu'il devra s'y arrêter, car un brouillard subit empêche les vols vers le nord. Déçus, nous atterrissons après seulement cinq minutes de vol. Serons-nous obligés de revivre ce départ encore une fois demain matin ?

J'attends anxieusement que le ciel s'éclaircisse. Jacques semble accepter la situation mieux que moi. Il jase paisiblement avec Gilles. Ne réalise-t-il pas que chaque minute qui s'écoule est une minute de moins pour allumer le feu et s'installer pour la nuit ? Je dois avouer, cependant, qu'il m'a vu à plusieurs reprises faire un feu sans allumette et même battre des records de vitesse. Pourquoi s'inquiéterait-il, au juste ?

Les centaines d'expériences de survie simulées que j'ai vécues m'ont démontré l'importance des premières heures. Je me souviens trop bien de mes premiers essais pour enflammer des brindilles d'écorce sans allumette. J'étais parti en camping avec de la viande hachée, sans aucun instrument

pour allumer un feu. Après avoir produit de la fumée pendant des heures en frottant du bois, les mains brûlantes à cause des ampoules, je m'étais résigné à manger mon hamburger cru. Mais, cette fois, la situation est plus critique. C'est ma réputation qui est en jeu, ainsi que celle de Jacques, de Jean-Claude, de la Fondation de l'Université de la Nature et de tous ceux qui ont encouragé et supporté cette aventure. Il faut à tout prix que je réussisse ce feu, et aujourd'hui même. Si seulement le soleil pouvait percer les nuages et chasser l'humidité! Si au moins j'avais mon couteau de poche! Hélas!

Après plus de deux heures d'attente, on nous laisse enfin prendre l'air. Il est 10h55. À 12h15, nous devrions être arrivés. Je commence déjà à sentir la faim, mais, sachant fort bien qu'il n'y aura pas de dîner aujourd'hui, j'oublie cela.

Nous sommes fascinés par le splendide tapis vert qui se déroule sous nos yeux et par les nuages cotonneux sous lesquels nous glissons. Propulsés dans ce mince couloir horizontal, nous avons l'impression de voler avec la vitesse supersonique d'un vaisseau spatial. Pendant plusieurs minutes, les signes de civilisation captent notre attention: routes, voitures, maisons, jardins, lignes électriques... Mais, très vite, il ne reste plus que la magnifique forêt et quelques chalets disséminés ici et là sur les rives de l'un ou l'autre des nombreux lacs étincelants. Un peu plus loin, nous nous indignons des désastres causés par les coupes à blanc.

Par contre, nous sommes heureux de constater que la plupart des petits lacs sont pourvus d'une ou plusieurs cabanes de castor. Sont-elles habitées? Les castors se laisseront-ils piéger par des trappes rudimentaires? Jacques m'assure que oui.

Il y a plus de 45 minutes que nous avons vu la dernière trace de civilisation. Une forêt immense et mystérieuse... Que des arbres et des lacs! À perte de vue!

Enfin, nous apercevons, scintillant à l'horizon, le petit

lac en forme de cœur où nous avons prévu d'amorcer notre séjour. Jim nous indique un endroit approprié pour atterrir.

—Je pense que je peux le faire ici, sur ce petit terrain plat.

—Tu ne pourrais pas plutôt te poser là-bas, Jim, de l'autre côté du ruisseau? Je trouve ça marécageux de ce côté-ci, et il n'y a pas d'arbres.

—Désolé. Mais il n'y a pas assez de place là-bas.

—D'accord, descends-nous ici.

Jim pose minutieusement l'hélicoptère sur le sol trempé. Je scrute déjà les alentours pour repérer les plantes comestibles et les espèces d'arbres disponibles pour le feu. Pas de cèdre! Zut!

—Je ne peux pas arrêter les moteurs, la terre est trop molle!

—C'est pas grave, nous descendrons tout de même.

Comme il avait été convenu avant le départ, Gilles sort le premier, car il veut filmer notre arrivée ainsi que notre descente de l'hélicoptère. Aussitôt qu'il s'est éloigné des hélices, Jim relance les moteurs et nous volons de nouveau autour du lac dont l'éclat nous aveugle. On voit Gilles en bas, un tout petit point, caméra à l'épaule, suivant notre trajectoire. Je n'arrête pas de scruter les alentours. Au nord, je crois apercevoir de plus grands lacs. Puisqu'il n'y a pas de cèdres, je tente de repérer une petite tremblaie ou quelques gros sapins, mes deuxième et troisième choix pour le feu. Mais je n'en ai pas le temps et n'ose pas demander à Jim de faire un tour de plus.

Nous touchons terre pour la seconde fois. Les skis de l'hélicoptère s'enfoncent dans le sol marécageux. Tout à coup, je pense aux quenouilles! Je veux voir des quenouilles, la plante de luxe pour la survie, car les rhizomes, les tiges et la tête florissante lorsqu'elle est encore verte sont tous comestibles. Malheureusement, je n'en vois aucune, pas une seule. C'est impossible; d'habitude, elles se propagent

partout. Parce que nous sommes trop au nord, il est probable que nous n'en trouvions pas de tout notre séjour.



*Pieds nus dans la tourbière. C'est le début du Survieathon!
Pour l'instant, les moustiques sont chassés par le vent produit par les hélices.*

Mais j'oublie les quenouilles; il faut descendre. Nous réalisons, Jacques et moi, que l'eau atteindra nos genoux. À toute vitesse, nous enlevons nos bottes et nos bas afin d'éviter de les mouiller. Connaissant la difficulté de sécher des bottes auprès d'un feu, nous préférons marcher pieds nus. D'autant plus que le feu en question est loin d'être allumé! Nous roulons les jambes de nos pantalons, attrapons notre matériel scientifique et hop! c'est le début du Survieathon.

Le vent produit par les hélices plaque au sol les fougères et les grandes herbes du marécage. Tout se passe si vite que j'ai l'impression de rêver. Et, en même temps, le bruit, l'eau froide sur les jambes, les pales de l'hélicoptère dont il faut se protéger et le fait d'être filmé contribuent à faire monter l'excitation à son comble. Le cœur veut me sortir de la poitrine. S'il existait un thermomètre qui mesure le taux

d'adrénaline dans le sang, il éclaterait sûrement. Je me sens tellement petit face à cette grande nature, tellement loin de tout, tellement impuissant! Nous voulions l'aventure, nous l'avons. Nous arrivons auprès de Gilles chargés de notre radio et de son antenne, les poches bombées de nos dictaphones et de nos caméras. Il crie pour couvrir le vrombissement des moteurs qui se fait de plus en plus assourdissant :

— Vous allez mourir des mouches ici, vous autres! Je suis déjà piqué à ne plus m'endurer. Passez-moi vite la bouteille d'huile à mouches qu'il y a dans mon veston!

En effet, on est déjà attaqués par un nombre extraordinaire de mouches noires qui semblent très heureuses de goûter la belle viande fraîche de la ville. Nous ne pouvons résister à l'envie de quêter un peu d'insectifuge à Gilles. Nous trouvons vite une excuse pour justifier notre demande.

— Après tout, Gilles, un gars perdu en forêt se serait au moins arrosé d'huile à mouches avant de partir!

Nous nous badigeonnons de la tête aux pieds, sans oublier l'intérieur de nos chapeaux et nous remettons la bouteille à Gilles qui s'exclame :

— Mais, il n'en reste presque plus!

— Désolé, mon vieux, on en avait plus besoin que toi!

Nous savons fort bien, Jacques et moi, que cette protection ne durera que quelques heures. Si au moins nous pouvions réussir à allumer un feu «boucaneux» avant que l'effet de l'insectifuge ne disparaisse! Vraiment, nous n'avions pas imaginé qu'il y aurait autant de mouches noires à cette époque de l'année. Je n'en reviens pas. Il est vrai que je n'ai pas autant fréquenté la forêt boréale que la forêt de feuillus, plus au sud. Là-bas, les mouches noires disparaissent dès le début de l'été.



*Je m'enfonce dans la forêt pour rejoindre Jacques qui me photographie.
Déjà, je cherche les branches qui serviront à allumer le feu par friction.*

Gilles, qui retourne maintenant à l'hélicoptère, nous jette un mot d'encouragement avant de nous quitter :

—Je ne resterais pas avec vous autres pour tout l'or du monde!

Nous le suivons des yeux jusqu'à ce qu'il reprenne place auprès de Jim. Voilà notre dernier contact avec la civilisation qui s'envole, loin des mouches, loin de la misère. Je repense à la dernière phrase de Gilles qui n'envie pas notre sort et qui en aura sûrement pour trois jours à se gratter. Peut-être avait-il raison. La galère est-elle trop difficile à faire voguer pour nos forces? Avons-nous surestimé nos capacités? J'ai peur. La panique m'envahit, m'enveloppe. J'entends encore le bruit des pales de l'hélicoptère, au loin. Mais je tâche de garder la maîtrise de mes nerfs, me rappelant que je me suis toujours senti comme cela au début de mes expériences de survie. L'inconnu est toujours menaçant et, cette fois-ci, l'inconnu est de taille. En de telles circonstances, je me dis toujours que je peux sûrement continuer au moins une heure. D'habitude, la situation s'améliore.

L'hélicoptère n'est plus qu'un petit point noir, pas plus gros qu'une mouche. Un silence écrasant s'abat sur nous. Nous sommes vraiment au milieu de nulle part. On dirait une nouvelle planète, tellement la trace de l'homme y est absente. J'ai envie de crier pour qu'ils reviennent. Mais c'est trop tard. Nous sommes bel et bien pris à notre propre piège. Il ne me reste maintenant qu'à m'attaquer à ce fameux feu qui doit devenir ma seule et unique préoccupation. D'une certaine façon, je suis content de pouvoir enfin attaquer ce travail tant redouté. Un feu! Sacrifice! Il me faut absolument un feu!

On dirait que la nouvelle de notre arrivée s'est vite répandue dans la colonie des mouches noires. Leur nombre a quadruplé. Des centaines et des centaines de ces suceurs

de sang fourmillent sur mon pantalon et je pourrais presque couper au couteau l'essaim qui gravite autour de mon visage. Jamais dans tous mes séjours en forêt je n'ai vu quoi que ce soit d'aussi démoralisant. Mais le diethyltoluamide de l'insectifuge les empêche encore d'atterrir sur notre peau citadine; malheureusement, ça ne durera pas longtemps.

Je regarde Jacques, pieds nus dans l'eau, bottes autour du cou, radio à la main, avec un nuage de moustiques autour de lui. Ne sachant par où commencer, je le questionne du regard... Mais ses yeux m'interrogent précisément de la même façon.

Le lac semble tellement plus étendu, maintenant que nous marchons sur ses rives. Nous essayons d'évaluer notre situation. Je suggère à mon compagnon d'infortune de contourner le lac vers la gauche, car je crois apercevoir quelques trembles sur la montagne parmi les épinettes noires.

Quelques pas plus loin, une autre déception nous attend. En examinant un plant de bleuets, nous constatons que ses fruits sont à peine formés. N'habitant la région du Saguenay que depuis quatre ans, je croyais qu'à cette époque de l'année il était possible de manger des bleuets à sa faim n'importe où en forêt. J'étais certain que de grosses grappes pendraient des plants comme les raisins d'une vigne. J'avais espéré, en enlevant quelques dents à mon peigne pour en faire un outil de cueillette, remplir mon chapeau en un rien de temps. Mais il est maintenant évident que nous ne pourrons déguster un seul de ces délices avant quelques semaines. La peur de souffrir de la faim noue mon estomac.

S'il fallait sortir d'ici rapidement, la radio fonctionnerait-elle? Si on ne reçoit pas de nos nouvelles, combien de jours seront-ils nécessaires pour nous récupérer? Jean-Claude a parlé d'environ cinq jours. Pourrions-nous attendre aussi longtemps si, en plus des mouches, une pluie torrentielle et le froid se mettaient de la partie? Sans feu, j'ai quelques doutes. Je parle un peu avec Jacques pour dissiper mon angoisse intensifiée par ces questions sans réponse. Lui, par contre, semble totalement confiant en ma capacité d'allumer ce feu essentiel.